

WallaBirZine N°39



it



CALENDAR 1969

"S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire, sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout."

Pierre Desproges

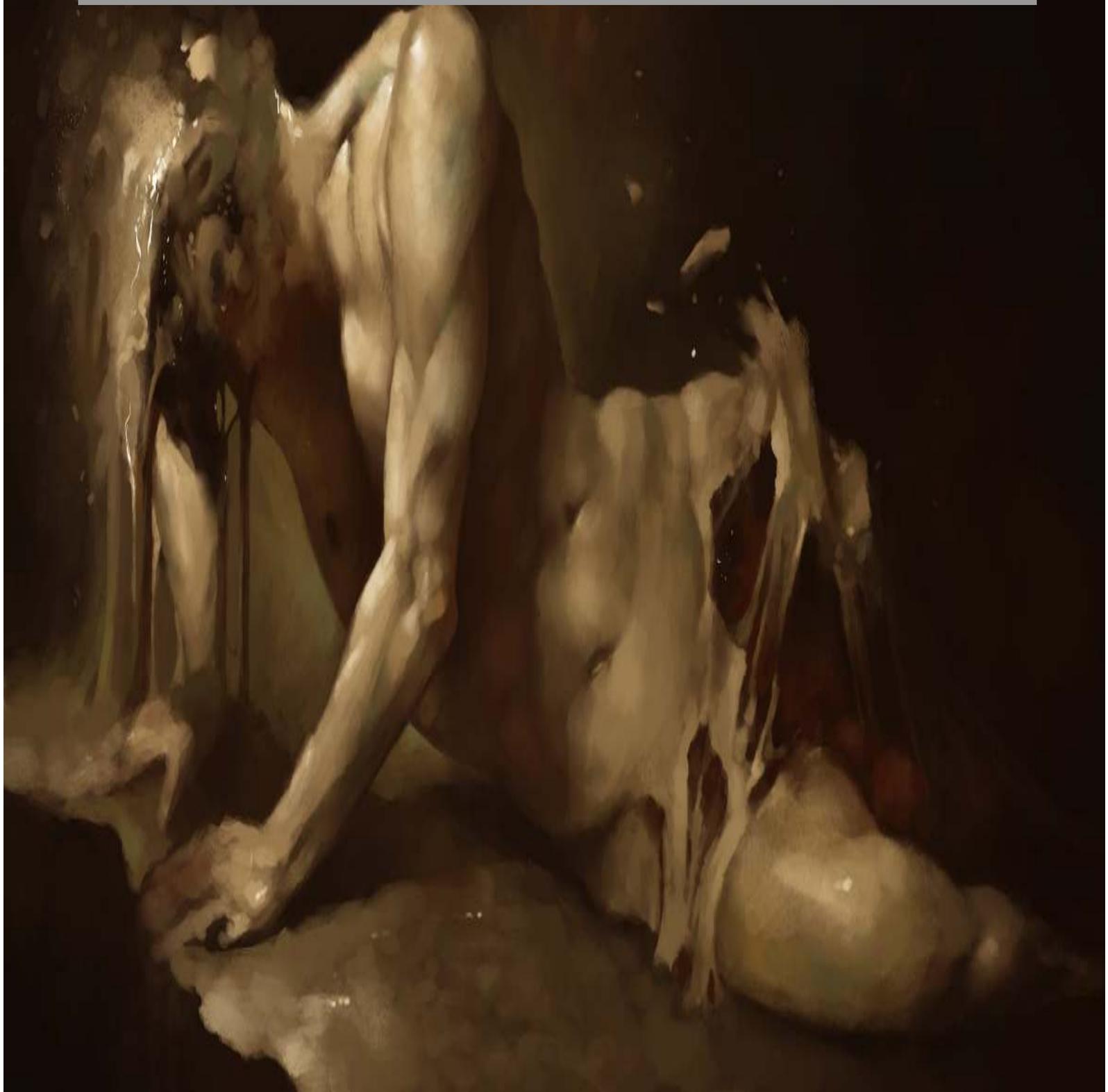
- Birjour -

Plus jeune j'étais plein de fougue matinale, Je foutais le feu à la rosée. J'arrachais à mon existence hivernale sa froidure jusqu'à réussir à dégeler mes pensées sous mes pas pour rendre vie et corps à la prestance arrogante de vous en traduire la portée.

Parfois il arrive que la raison cesse de spéculer au détour de ses émotions vivaces, pour que le printemps de la méditation bouleverse l'ensemble jusqu'à qu'il n'y ait plus de saison, mais une justesse spontanée, l'équilibre d'une pensée pure, jamais corrompue par le façonnage du temps dessus.

Dois-je vous dire merci pour avoir pris le temps de me lire ?

Ce n'est pas à moi de m'en convaincre, mais à vous d'en traduire l'existence.



La dualité parfaite entre fureur et beauté des anglais de Rolo Tomassi souligne à merveille les besoins d'échappatoires, de spleen et de fureur dans une époque qui n'en finit plus de rugir de complexité.

Rolo Tomassi existe depuis 2005 autour de la sidérurgique Sheffield en Angleterre soudant un riffing de math-rock/post-hardcore à des imprégnations éthérées que souligne une ligne de vie vocale créée/chantée. Le groupe suit et synthétise les tournures engagées précédemment sur l'opus « Grievances » avec des passages atmosphériques, et une vision progressive de son esthétique sonore.

Ainsi c'est autour de la fluidité pop, d'émolument de tendresse, de sensibilité rageuse, de fougue jazzy musicale que s'adonne une frénésie de volupté dans le chant de sirène d'Eva Spence. Parce qu'il semble essentiel qu'entre la musique et le chant les deux fusionnent dans une effusion amniotique sonore.

On ressent une chaleur de composition bien maîtriser, produit dans l'étincellement, manœuvrant à rendre souple les aspects sombres. Flirtant dans cette opulence de spleen atmosphérique, d'orfèvrerie contenue, de fureur débordante, l'album s'immole. C'est beau, enivrant, on peut voir le ciel étoilé de partout, et un beau précipice entre volute mélodique douce et saturation de l'espace sonore, autour d'un mathcore/post-hardcore véritablement impressionnant de charme.





BIRMAN WOOD - WICKED WORLDS

Le salpêtre doomesque prend ici incandescence, puisque Birman Wood est aussi cramoisie que gâté.

Le son est crasseux, les riffs collent au groOove rythmique, le maléfice psychédélique délivre son trip hallucinogène. Ce heavy stoner doomy a les pieds dans les profondeurs du marchand de sommeil Sleep et le remue méninge catchy de Red Fang. Les solis piochent dans la gamme pentatonique histoire de poursuivre les vieux démons bluesy, et le chant rugueux possède ce coffre boisé qu'un régime whisky/cigarette distille. L'album est sans prétention, il épouse les flammes ténébreuses en faisant remonter la chaleur nécessaire qui embrasera les fans du genre. Les Bostoniens font feu de tout bois.

CALEA DREAMING – The Rainforest Canopy

Cet opus de blackgaze solitaire inspiré par la nature est instrumental. Il est à base de black atmosphérique et de post-rock. C'est joliment mis en lumière dans un clair obscur évasif. Le multi-instrumentiste appose à sa déclamation musicale ce que l'on pressent comme l'errance affective d'un Australien épris de confinement intime et de marche méditative en pleine nature. Entre introspection sensitive et exploration d'une vérité intime à travers le spectacle grandiose du paysage, on retrouve dans chaque titre des éléments concordant à cette union.

La divagation permet cette recherche d'une absolue autant émotionnel que musical. C'est son premier album après deux EP, vous le trouverez via sa page bandcamp. Ce disque feutré permet de faire flotter son cœur dans les méandres tarabustées d'un esprit en surchauffe, qui tout le long de cette pause se calmera vers une quiétude évasive réconfortante.



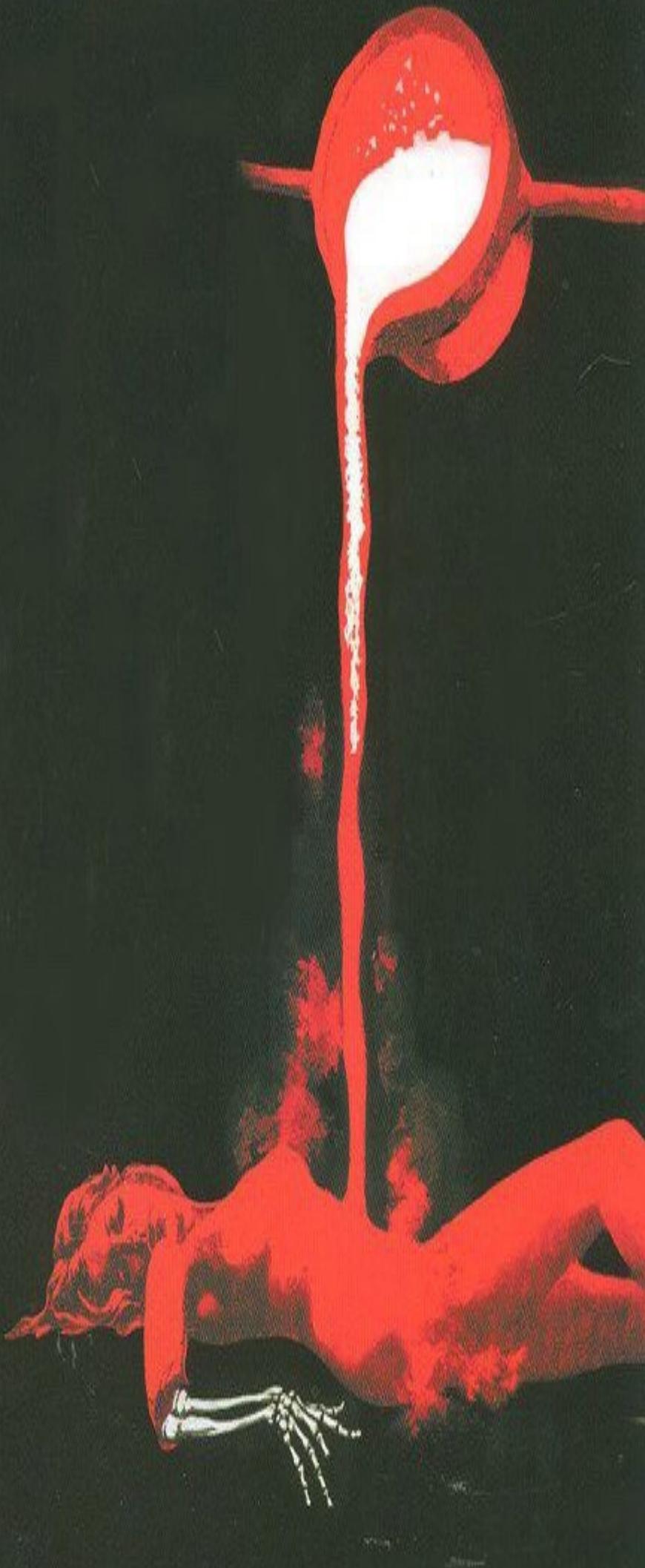
HIGH ON FIRE – Electric Messiah

Un crépitement intense de heavy doom stoönique et de thrash, le retour électrique du trio pour un huitième opus après le réveil de Sleep, Mike Pike n'en finit plus de terrasser la musique.

Un hommage appuyé à Lemmy dans cet album, ça groove un max, c'est du bourdon sonique, on entend le grésillement velu du britannique. Puis côté riffs et atmosphères c'est organique, ouaie ça te prend aux tripes, direct. Les solos sont orgasmiques. Il y a cette tension distancié dans chaque morceaux, un grain sonore bien compact, on sent bien le mordant et le venin passer.

C'est gras et bien huileux, c'est sale, ça dégouline de partout et pourtant c'est dur comme une trique matinale. C'est un feux de Bengale final à chaque titre, c'est hargneux, pugnace et foutrement libérateur comme trip.

Le groupe fait fermer la gueule au cimmérien Conan, aux motards à 1%, et à Eddy De Preto.



ILS ONT DIT DU WALLABIRZINE :

Doug Coughlin(Cocktail) : Tu t'envoles, l'esprit s'décolle, mais après tu descends vers la pignole.

Sergent Instructeur (Jarhead) : Jésus, Marie, Joseph en levrette, c'est de la merde ce fanzine !

Nuclear Assault : Ses radiations verbales sont beaucoup plus nocives que nos compos radioactives.

Shawn (Ken Park) : Mais qu'est ce qu'on deviendrait sans le wallabirzine ?

Einstein : C'est trop compliqué.

Les poils : C'est touffu.

La drogue : J'hallucine.

Le pôle nord : C'est givré.

LL Cool J: Bigger & Deffer

